



SOLDATS DE FRANCE

Magazine d'histoire militaire de l'Armée de Terre

ÉcriTERRE

N°13 - Mai 2019



LE DÉBUT DE L'ARMÉE PERMANENTE

SOMMAIRE

TÉMOIGNAGE, COCHEREL, MAI 1364	3
BATAILLE, CASTILLON, LE RÔLE DÉCISIF DE L'ARTILLERIE DE CAMPAGNE	4-7
PORTRAIT, LES LEÇONS DE JEAN DE BUEIL, CHEF DE GUERRE FRANÇAIS DU XV ^e SIÈCLE	8-9
MATÉRIEL, L'ARTILLERIE AU CŒUR DE LA BATAILLE	10-11
CAS CONCRET, LA FORTIFICATION URBAINE DE LA GUERRE DE CENT ANS : COMPLEXIFICATION ET OPTIMISATION	12-14
ÉQUIPEMENTS, LES FLÈCHES DE CRECY (26 AOÛT 1346)	15-17
HISTOIRE VIVANTE, L'ORDONNANCE SAINT-MICHEL 1453	18-19
CHRONIQUE BD, CASTILLON	20-21
SÉLECTION DE LA RÉDACTION	
SYMBOLIQUE, « VALEUR ET DISCIPLINE », LA MÉDAILLE MILITAIRE	23-24
ARME, L'ORIGINE DES COMBATTANTS-MÉCANICIENS : DU SERVICE À L'ARME DU MATÉRIEL	25-26
OPÉRATION, EUFOR RCA	27-29
QUIZ, CONNAISSEZ-VOUS NOS OPEX ? PAMIR ET HERMINE	30

Directeur de la publication :
Général Dominique Cambournac

Rédacteur en chef :
Lieutenant-colonel Rémy Porte

Rédacteur en chef adjoint :
Lieutenant (R) Rémi Mazauric

Comité de relecture :
Lieutenant-colonel (ER) Benoît Deleuze
Lieutenant-colonel (R) Antoine Champeaux
M. Benoît Beucher
Sous-lieutenant Jean-Hugues Long

Comité de rédaction :
Lieutenant-colonel Philippe Pasteau
Commandant Eva Renucci
Capitaine @ François Gaignault
Capitaine @ Nicolas Savy
Capitaine Guillaume Malkani
Chef d'escadron Julien Monange
Lieutenant @ Rémi Mazauric
Jean-François Dubos
Association CREATIF/OSM1453

Adresse mail : emat-histoire.referent.fct@intradef.gouv.fr

En couverture : Cavalier en armure de l'association CREATIF/OSM1453 au domaine de Villarceaux en juin 2018.
Réalisation : Vincent Rizo

En partenariat avec l'ECPAD



Cocherel, mai 1364

« Tout ainsi ordonnés et rangés, se tenaient d'un côté de la montagne les Navarrais et les Anglais. Pendant ce temps, les Français se préparaient la bataille en disposant leurs troupes en trois colonnes et une arrière-garde. La première bataille [colonne] avait à sa tête Messire Bertrand du Guesclin avec tous les Bretons, dont je vous nommerai certains chevaliers et écuyers. Tout d'abord, monseigneur Olivier de Mauny et monseigneur Hervé de Mauny, monseigneur Eon de Mauny, frères et neveux du dit Monseigneur Bertrand [du Guesclin], monseigneur Geoffroy Feiron, monseigneur Allain de Saint-Pol, Monseigneur Robin de Guite, Monseigneur Eustache et monseigneur Allain de la Houssoye, monseigneur Robert de Saint Père, monseigneur Jean le Boier, monseigneur Guillaume Bodin, Olivier de Quoiquen, Lucas de Maillechat, Geffroy Paien, Guillaume du Hallay, Jean de Pairigny, Sevestre Bude, Berthelot d'Angoullevent, Olivier Feiron, Jean Feiron son frère et plusieurs autres bons chevaliers et écuyers que je ne peux tous nommer. Ils ordonnèrent leur colonne pour la bataille du chef.

La seconde, celle du comte d'Auxerre ; et avec lui étaient les commandants de cette colonne, le vicomte de Beaumont et messire Baudouin d'Ennequins, maître des arbalétriers. Il y avait avec eux les Français, les Normands et les Picards, monseigneur Oudart de Renty, Monseigneur Enguerrand d'Eudin, Monseigneur Louis de Haveskerques et plusieurs autres barons, chevaliers et écuyers.

La troisième [colonne] était composée de l'archiprêtre et des Bourguignons ; avec lui monseigneur Louis de Châlons, le seigneur de Beaujeu, monseigneur Jean de Vienne, Guy de Trelay, messire Hugues de

Vienne et plusieurs autres ; et devait rassembler cette colonne au bâtard de Mareuil et à sa route.

Et l'autre colonne, qui était à l'arrière-garde, était toute pleine de Gascons. Messire Aynemon de Pommiers, monseigneur le soudich de l'Estrade, messire Perducas de Labreth, monseigneur Petiton de Curton en furent les commandants. Or, les chevaliers Gascons eurent un grand avis : ils imaginèrent alors l'ordonnance du capitaine et comment ceux de son côté avaient mis et assis son pennon sur un buisson et le gardaient comme l'un des leurs, car ils voulaient en faire leur étendard. Ils dirent ainsi : "il

est grande nécessité que, quand nos colonnes sont rassemblées, nous nous trouvions, car nous en avons grande volonté, devant le pennon du chef, et nous nous mettrons en peine de le conquérir : si nous pouvons l'avoir, nos ennemis perdront de leur force et seront en péril d'être défaits." Les gascons préparèrent une autre ordonnance qui leur fut très profitable, et qui leur parfit leur journée »

Jehan Froissart, Chroniques, livre premier, « bataille de Cocherel », traduit de l'ancien français par le sous-lieutenant Jean-Hugues Long



La bataille de Cocherel selon une enluminure du XV^e siècle (Toison d'or de Guillaume Fillastre), wikipédia domaine public.

Castillon, le rôle décisif de l'artillerie de campagne

La Guyenne, libérée de la présence anglaise par une expédition militaire éclair dirigée par Dunois en 1451, est à nouveau occupée par les troupes d'outre-manche conduites par le célèbre John Talbot¹ à la demande des Bordelais. Ces derniers sont lassés des vexations françaises et touchés par la crise économique. Le vieux chef de guerre anglais - 75 ans ! - débarque le 20 octobre 1452 avec 3 000 hommes, bientôt rejoint par une troupe de 2 000 soldats. Ce corps expéditionnaire est renforcé par de nombreux contingents gascons. Le célèbre capitaine anglais, fait pour l'occasion « lieutenant-général de la Guyenne », reprend les villes et places fortifiées de cette province en quelques semaines.

Le roi de France, Charles VII, parvient, non sans mal, à rassembler une armée à l'été 1453². Les troupes anglaises, commandées par un chef prestigieux, sont confiantes. Mais les Français ont tiré les enseignements de leurs nombreuses défaites durant cet interminable conflit.

L'organisation militaire se professionnalise : les soldats sont disciplinés et aguerris. En outre, le souverain et les chefs misent sur l'artillerie de campagne. Celle-ci est composée de pièces légères montées sur des chariots, ce qui lui confère davantage

de mobilité contrairement à l'artillerie utilisée traditionnellement pour les sièges qui emploie des calibres beaucoup plus gros. Enfin, les Français délaissent le choc frontal médiéval pour des manœuvres combinées plus élaborées.



Peinture représentant André de Montfort de Laval, seigneur de Lohéac, amiral de France (1411-1486), 1835, collection du château de Versailles, wikipédia domaine public.

¹Comte de Shrewsbury et de Waterford.

²Dans un premier temps les chefs français penchent pour un débarquement du corps expéditionnaire anglais en Normandie et envoient des troupes vers cette province. Il a donc fallu ensuite repositionner les forces françaises et les faire manœuvrer vers le sud-ouest.

Tandis que trois colonnes descendent vers Bordeaux en empruntant des itinéraires différents, le roi des lys reste en retrait avec un contingent de réserve. Situés à l'est du dispositif, Jacques de Chabannes et ses hommes, suivent le cours de la Dordogne. Ses soldats s'emparent de la cité de Gensac le 8 juillet et ils parviennent devant Castillon le 9 juillet.

Prévenues, les autorités bordelaises insistent auprès de Talbot pour qu'il parte d'urgence secourir la population de Castillon. Par cette initiative, ils souhaitent une victoire anglaise rapide et décisive pour arrêter les Français. Il s'agit d'empêcher ces derniers d'occuper les

parcelles viticoles avant les vendanges et de les tenir à distance de Bordeaux.

La stratégie française est claire, les chefs Jacques de Chabannes et Jean de Bueil, en accord avec Charles VII, veulent éviter de s'enliser dans une guerre de siège. Ils cherchent à obtenir un avantage déterminant en remportant la bataille décisive. Pour cela, deux objectifs s'imposent : d'abord choisir un terrain favorable, puis y attirer les forces anglo-gasconnes en vue de l'affrontement. L'armée du roi comprend environ 6 000 soldats dont 700 arbalétriers et francs-archers, accompagnés d'une artillerie impressionnante pour l'époque avec près de 700

soldats servant 300 bouches à feu de différents calibres. Enfin, il faut citer nos alliés bretons dirigés par François d'Étampes et Guy de Laval de Lohéac, soit un bon millier d'hommes supplémentaire, dont plus de 200 chevaliers.

Les Français décident de ne pas effectuer le siège de Castillon, ils s'éloignent un peu et organisent leur camp dans une plaine, sur la rive droite de la Dordogne, pour recevoir l'ennemi. Les frères Bureau, responsables de l'artillerie royale, connaissent les lieux puisqu'ils avaient déjà enlevé la place de Castillon lors de la campagne de Dunois en 1451. Cependant, ils optent pour une tactique différente, avec un camp fortifié. Ils stimulent et veillent à l'avancée des travaux de terrassement et de défense. Les retranchements sont réalisés en un temps record, du 13 au 16 juillet 1453. Sur trois côtés le périmètre est entouré d'un fossé large d'une demi-douzaine de mètres, avec un talus en contre-escarpe et une palissade de madriers. La face nord-est quant à elle protégée par un affluent de la Dordogne, la Lidoire, dont les rives sont abruptes. Le camp retranché des soldats français fait 200 mètres sur 600. L'artillerie est installée face à la plaine, terrain



La mort de John Talbot à la bataille de Castillon. Miniature issue du manuscrit de Martial d'Auvergne, Les Vigiles de Charles VII, vers 1484, BnF, wikipédia domaine public.

découvert sur un peu moins d'un kilomètre, de manière à cracher le feu sur les troupes adverses pendant un laps de temps relativement long, tout en offrant un relatif abri aux canons et à leurs servants. Précaution supplémentaire, l'artillerie française, grâce au relief, se trouve un peu en hauteur par rapport à l'unique gué de la Dordogne présent dans ce secteur. Pour éviter toute mauvaise surprise, un groupe de 700 archers-francs prend position sur la route de Bordeaux au prieuré de Saint-Florent. Précaution supplémentaire, les chefs français gardent un dernier atout dans leur jeu en plaçant et en camouflant un millier de soldats bretons. Cette réserve de soldats est située sur une hauteur à moins de 2 kilomètres au nord du camp.

Le 16 juillet, Talbot, sous la pression des notables bordelais, fait mouvement vers Castillon. À la tête d'une armée de 7 000 hommes, accompagné de son fils, sûr de lui, il active la marche de ses effectifs. Il remonte le cours de la Dordogne jusqu'à Libourne. Il envoie 1 300 hommes à cheval pour obtenir des renseignements sur l'armée française. Le 17 juillet dans la matinée ce détachement attaque les francs-archers français du prieuré de Saint



Portrait de Charles VII, par Jean Fouquet, vers 1445 ou 1450, musée du Louvre, wikipédia domaine public.

Florent. Bousculés, surpris, ils tentent de résister, mais face au nombre ils ploient et refluent vers le camp de base organisé par Jean Bureau.

Dès les premières heures de la matinée, Talbot, sans attendre que ses soldats récupèrent, prend l'initiative : il lance l'attaque. Les Anglais semblent sûrs de leur victoire. À ce moment

critique, les chefs français Jean de Bueil et Jacques de Chabannes, guerriers expérimentés, libèrent les chevaux. Ils donnent ainsi l'impression que les soldats du lys s'enfuient. Talbot veut engager immédiatement sa cavalerie malgré l'avis de quelques-uns de ses lieutenants qui préfèrent attendre pour analyser calmement les événements

et permettre à leurs unités de récupérer et de se rassembler. Talbot, vieux chef couvert de gloire, néglige la prudence et fait charger sa cavalerie sur le camp retranché, pensant enfoncer l'arrière-garde française. Ses cavaliers partent à l'assaut aux cris de « Saint Georges ! Talbot ! » Ils sont alors accueillis par une canonnade qui déverse sur eux un déluge de plombs déclenché par les chefs de l'artillerie royale, Giribault et Jean Bureau. Les cavaliers anglais, tenaces, tentent de traverser le terrain à découvert et de franchir le fossé sous les boulets. À cet instant, les chevaliers bretons, suivis de leurs soldats à pied, jaillissent de leur cachette et interviennent promptement pour couper l'élan des chevaliers anglais en les prenant à revers. Ces derniers sont contraints de faire volte-face. Les Français, bien commandés, se ruent à l'extérieur du camp fortifié pour prendre l'ennemi en étau. Les Anglais n'arrivent pas à se dégager. La panique gagne les rangs ennemis. Quelques rares fuyards réussissent malgré tout à sortir de la nasse où ils sont enfermés, mais la plupart périssent, occis par des Français et des Bretons déchaînés. Dans la cohue, Talbot et son fils sont tués.

Il s'agit d'un véritable désastre pour le corps expéditionnaire anglais complètement anéanti. Trois jours plus tard, Castillon se rend aux Français. Bordeaux après quelques semaines de siège et de négociations ouvre ses portes le 19 octobre 1453. Le roi Charles VII ne daigne même pas

entrer dans la ville, laissant à ses subordonnés le soin d'occuper la capitale de la Guyenne. La fin de la guerre de Cent Ans se conclut sur une éclatante victoire française.



Vue d'artiste de Jean Bureau, estampe du graveur Jacques Grignon (XVII^e siècle), wikipédia domaine public.

Les leçons de Jean de Bueil, chef de guerre français du XV^e siècle



Bueil, enluminure sur parchemin, Armorial de Gilles Le Bouvier, dit Berry, héraut d'armes du roi Charles VII, ms. 4985, fo 33 ro, XV^e siècle, BnF, wikipédia domaine public.

Ce guerrier a commencé sa carrière comme simple page avant d'atteindre de hautes responsabilités couronnées par la charge de Grand Amiral en 1450. Jean de Bueil, comte de Sancerre, surnommé « Le fléau des Anglais », a combattu à la fin de la guerre de Cent Ans sous Charles VII et au début du règne de Louis XI. Il rédige à l'automne de ses jours un roman à clefs, très largement biographique : *Le Jouvencel* dont l'un des thèmes de prédilection est la formation militaire.

Issu de la petite noblesse, Jean de Bueil se consacre dès son plus jeune âge à

la vocation guerrière. Né en 1405, la date de son décès fait débat parmi les historiens, dont certains par déduction avancent l'année 1477. Outre ses mérites et ses talents, il bénéficie de l'extinction de grandes lignées aristocratiques dans les funestes batailles rangées des débuts de la guerre de Cent Ans pour devenir l'un des grands capitaines du royaume de France. Il est le compagnon de Dunois, La Hire, Jeanne d'Arc, Barbazan, Gilles de Rais, Jean et Gaspard Bureau pour ne citer que les plus connus. À la fin de sa longue carrière sous les armes, il fait partie des serviteurs proches du roi dont le conseil, aujourd'hui l'on dirait l'expertise, est recherché par son souverain. Dans son ouvrage, intitulé *Le Jouvencel*, toutes les formes de guerre pratiquées par l'auteur sont décrites : la guerre de siège, la petite guerre que l'on appelle maintenant « la guérilla », ou la rencontre entre deux armées, conflit que l'on peut qualifier de conventionnel.

L'auteur prône une double formation pour les futurs chefs : une érudition théorique concernant

les écrits du passé et un apprentissage le plus pratique possible. Sa connaissance des auteurs de l'Antiquité ayant écrit des traités militaires, comme Végèce ou Héron d'Alexandrie, se révèle à la lecture de son livre. Cette littérature historique et militaire n'est pas une fin en soi. En effet, les différences entre les guerres au temps des Romains et celles de la fin de l'époque médiévale sont importantes sur le plan du recrutement, de l'organisation des armées ou des techniques employées : « ... de jour en jour et de plus en plus croissent les engins des hommes et renouvelle les manières de faire ; (car, ainsi que le temps se renouvelle, ainsi viennent les nouvelles) et sont trouvés de present plusieurs choses et engins subtilz, desquels les autres n'avoient point d'usage ne de congnoissance...³ »

À partir de cette instruction, sont calquées ou adaptées les méthodes et techniques anciennes aux nouvelles réalités. Il s'agit de se servir de l'expérience accumulée au cours de l'histoire de la guerre pour imaginer et inventer des solutions

³ *Le Jouvencel*. Tome I, p. 17 (ligne 20 à 26).

militaires plus conformes aux défis du temps présent. N'est-ce pas une pensée très actuelle ?

L'éducation pratique est l'autre préoccupation de Jean de Bueil. Là encore, la pensée de l'auteur paraît très moderne : « Pareillement cellui qui a la charge et administracion de gens ou de bestes, doit savoir et apprendre leur condicion avant que soy en entremettre. Et ceste chose ne puet mieulx estre esprouvée que par estre premièrement en l'estat particullier et en communication ou en compagnie des moindres ou esgaulx à soy ⁴». Et un peu plus loin : « Si me semble que les grans seigneurs et gentilzhommes, quant ilz vuellent appliquer leurs enffans à la guerre, ne doivent point avoir honte de les mettre au commencement soulz la main et conduite d'aucun bon cappitaine, sans leur bailler estat ne serviteur, par quoy ilz se puissent trop tost congnoistre. Et, quand on le fait ainsi et qu'ilz ont esprouvé les durs faiz, la pesanteur et le travail de la guerre et ilz parviennent à avoir charge et gouvernement d'autres, ilz les scevent mieulx entretenir et congnoissent

⁴ Le Jouvencel. Tome I, p. 58 (ligne 16 à 22).

⁵ Le Jouvencel. Tome I, p. 59 (ligne 14 à 28).



Le moment tantost avec la desuance du iemécel

Miniature dépeignant la prise de la ville fictive de Crathor, issue du livre de Jean de Bueil, Livre du Jouvencel, XV^e siècle, BnF, wikipédia domaine public.

plus parfaitement l'usage de la guerre. A ceste cause avoient tous les parents et amys du Jouvencel mys icellui en la conquete et exercite des armes pour estre apprentis et lui laissoient avoir plusieurs souffraites comme aux autres ⁵».

Ce manuscrit médiéval nous montre les prémices de la professionnalisation de l'armée et la mise en place d'une formation continue indispensable au métier des armes. La

lecture, le témoignage et la recherche font aussi partie des obligations du « chef » pour forger le meilleur outil possible, le faire évoluer et ainsi être en mesure de gagner la bataille.

L'artillerie au cœur de la bataille

À partir du XIV^e siècle, l'artillerie est métamorphosée par l'utilisation de la poudre noire en Europe, alors qu'elle avait été conçue, quatre siècles plus tôt par l'Empire chinois. Dès lors, de lourds projectiles sont violemment envoyés contre les positions des adversaires. L'utilisation de l'artillerie a pour effet recherché la destruction des fortifications et des armées en bataille. C'est l'arme qui crée la rupture et ouvre une brèche dans un dispositif ennemi. Outre la puissance de feu, elle stimule les troupes qui l'utilisent et terrorise les ennemis qui en sont victimes, mais au Moyen Âge, elle reste difficile à employer sur le champ de bataille du fait de son manque de mobilité.

Au milieu du XV^e siècle, les frères Jean (~1390 - 1463) et Gaspard (/ - 1469) Bureau, qui sont l'un après l'autre maître de l'artillerie, développent son emploi sur le champ de bataille en déplaçant les bouches à feu. Il s'agit de les sortir des places fortes pour briser les offensives ennemies à l'extérieur des villes. Cette prémonitrice manœuvre des canons, utilisée en appui de la cavalerie et de l'infanterie, permet la victoire de Castillon, en juillet 1453, qui met fin à la guerre de Cent Ans. Dès lors, la mobilité des pièces d'artillerie est améliorée

notamment au moyen d'affûts dotés d'un train de roulement tracté par la force animale.

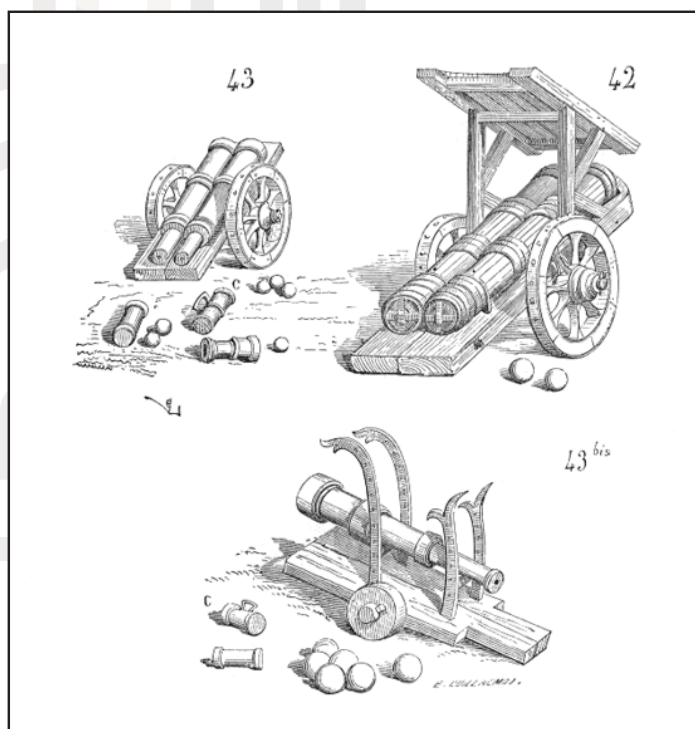
Le développement des métaux

L'amélioration de la maîtrise des métaux facilite l'apparition graduelle de l'artillerie sur le champ de bataille. Abandonnant la fonte de fer, tous les canons sont progressivement fondus en bronze. Les proportions de l'alliage sont : 100 livres de cuivre pour 10 livres d'étain. À titre de comparaison, la fabrication de cloche nécessite 100 livres de cuivre et 27 livres d'étain. Le cuivre est durci

par l'étain qui en contrepartie devient plus cassant.

Depuis 1740, les boulets sont forgés en fer « doux », c'est-à-dire à faible teneur de carbone. Cette innovation augmente considérablement le prix du projectile tout en allongeant ses délais de fabrication. En effet, la taille de pierre, en temps de paix ou près du lieu des combats, est plus économique avec une main-d'œuvre peu rémunérée et un transport limité.

Les boulets métalliques sont deux à trois fois plus denses et provoquent donc de plus gros dégâts à l'impact. Il est



Différents types de canon de l'époque médiévale, illustration du Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XV^e siècle, Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879), XIX^e siècle, wikipédia domaine public.

alors constaté que ce n'est pas uniquement la masse du boulet, qui provoque les destructions, mais plutôt la puissance avec laquelle il est envoyé. C'est pourquoi sa taille diminue régulièrement tout en augmentant la quantité de poudre nécessaire au départ du coup.

Petit à petit, les boulets de fer sont également coulés permettant ainsi une production plus régulière et mieux standardisée que celle réalisée en fer forgé. L'emploi des boulets en fonte de fer entraîne de profondes mutations dans l'art des fortifications en rendant obsolète les antiques murailles des châteaux féodaux qui désormais ne peuvent résister à l'artillerie

et laissent place à un système de défense horizontale.

L'artillerie en appui sur le champ de bataille

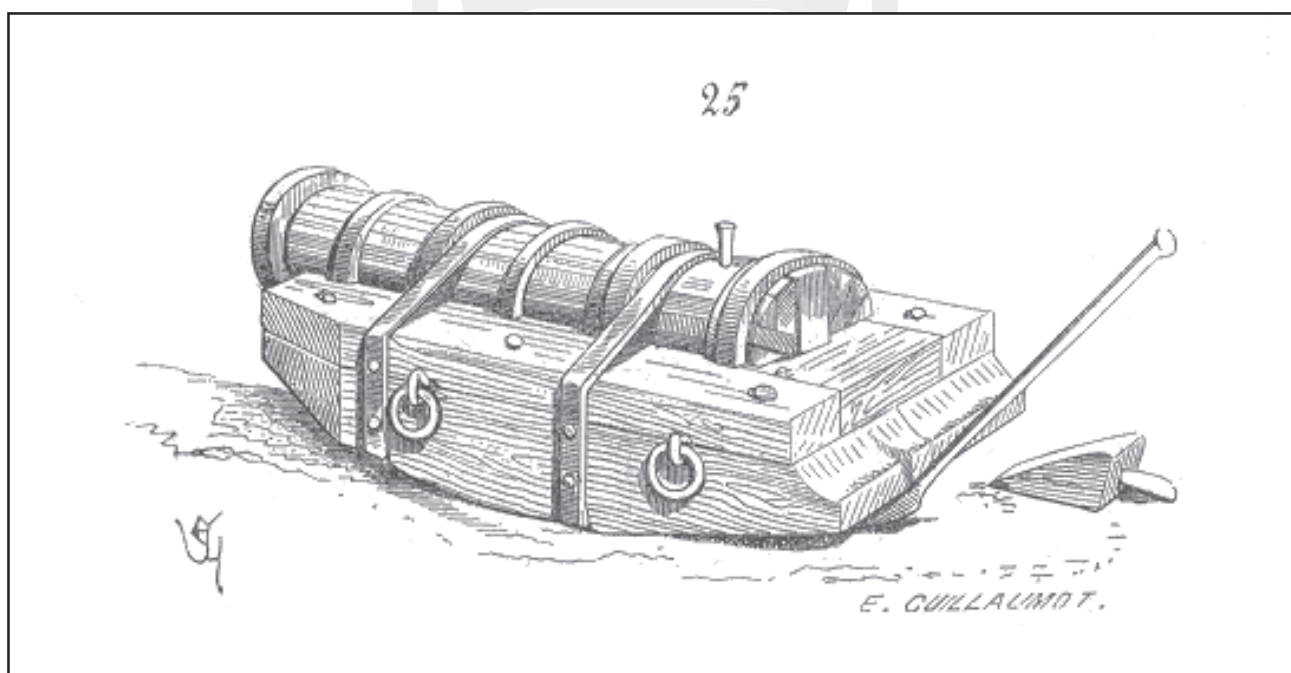
La modernisation des projectiles, tirés à quelques centaines de mètres, influence également peu à peu la tactique générale en obligeant les fantassins à renoncer aux larges et épais dispositifs carrés d'engagement. Dans les combats, les archers et les arbalétriers lâchent leurs traits presque à la limite de portée, environ 150 mètres. L'artillerie, ne pouvant être efficace qu'en tir tendu, profite de sa portée trois fois supérieure pour éclaircir les masses ennemies. Le développement de l'artillerie provoque fatalement la fin de

la chevalerie et la redéfinition des missions de la cavalerie, qui laissent désormais la part belle aux fantassins en plein essor grâce à leur équipement en arquebuses.

Période charnière, entre le Moyen Âge et l'époque moderne, la Renaissance permet à l'artillerie de faire ses preuves sur le champ de bataille au cours de ce qu'il est convenu d'appeler les guerres d'Italie⁶ conduites par les monarques Charles VIII⁷, François I^{er} puis Henri II.

⁶ Les guerres d'Italie (1494-1559).

⁷ Charles VIII (1470 - 1483 - 1498), François I^{er} (1494 - 1515 - 1547) et Henri II (1519 - 1547 - 1559).



Bouche à feu, illustration du Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XV^e siècle, Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879), XIX^e siècle, wikipédia domaine public.

La fortification urbaine de la guerre de Cent Ans : complexification et optimisation

Lorsque le conflit centenaire débute, la plupart des villes méridionales françaises sont incapables de résister à une forte attaque car leurs vieilles ceintures fortifiées, édifiées entre l'Antiquité et le XII^e siècle, sont croulantes et débordées par le bâti urbain des nouveaux faubourgs : les systèmes de défense sont entièrement à repenser. Les contraintes sont cependant nombreuses, entre moyens humains et financiers limités, délais restreints, impératifs politiques, etc. Les municipalités s'aperçoivent ainsi qu'il leur est impossible d'élargir le périmètre de défense ferme aux faubourgs et que des priorités doivent être définies. Il résulte de leurs

réflexions des ensembles fortifiés plus complexes qu'auparavant car étalés dans la profondeur et optimisant l'utilisation de l'armement disponible.

Élaboré de manière plus ou moins empirique durant les vingt premières années de la guerre, en prenant toujours l'armée de siège comme ennemi potentiel maximum, le schéma de défense type se décompose de la manière suivante, de l'extérieur vers l'intérieur :

-Au plus loin, les approches et les voies d'accès de l'agglomération, dégagées de tous les masques, sont battues par des tirs à la

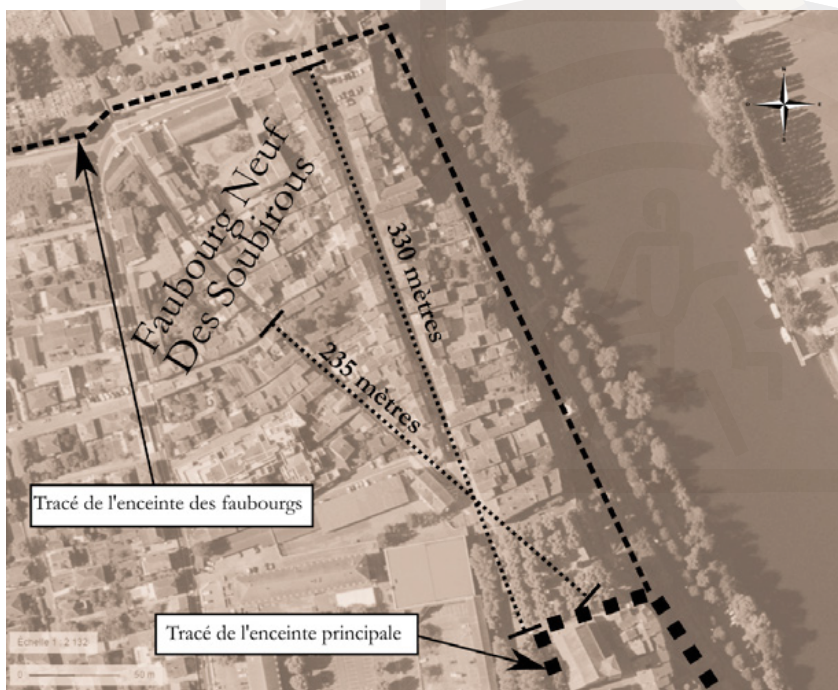
grande arbalète à tour, arme ayant la plus longue portée pratique de l'époque (jusqu'à 350 mètres)

-Une première ceinture fortifiée, l'enceinte extérieure, protège les faubourgs. Précédée d'un fossé, elle n'est souvent constituée que d'infrastructures sommaires ; les municipalités n'ayant pas les moyens humains de la garnir correctement, cette ligne de défense secondaire est avant tout prévue pour contrer les attaques de faible envergure.

-Derrière elle, si elle venait à être franchie, les faubourgs eux-mêmes deviennent une zone de freinage, sinon d'arrêt.

-La dernière position n'est autre que l'ancienne ceinture fortifiée enserrant la vieille ville, où se concentrent encore la population et les activités économiques les plus importantes ; fortement améliorée et réagencée, elle fait désormais fonction d'enceinte principale.

L'aménagement militaire du bâti urbain des faubourgs est la principale nouveauté. Partant du principe qu'un ennemi suffisamment puissant franchirait tôt ou tard l'enceinte extérieure, il convient de ne pas laisser leurs maisons, entrepôts,



Ligne tir soubirous Cahors. Légende : exemple d'axes rectilignes de faubourg pris en enfilade par des arbalètes à tour postées sur l'enceinte principale (Cahors).



Trébuchet. Arme à contrepoids servie par une douzaine d'hommes. Poids des projectiles : 150 à 300 kg. Portée pratique : plus de 200 m., 300 dans quelques cas. Ce modèle est visible au musée de la guerre au Moyen Age de Castelnaud-la-Chapelle (24).

ruelles ou rues devenir des bases d'assaut et des voies d'accès protégées lui permettant de progresser en sûreté jusqu'aux abords immédiats de l'enceinte principale.

Ainsi, afin de rendre difficile, sinon impossible, tout stationnement prolongé à l'abri des bâtiments faubouriens, on prévoit leur pilonnage par la grande artillerie à balancier. Celle-ci comprend notamment des trébuchets capables de projeter des boulets de pierre de 150 à 300 kilogrammes et des bombes incendiaires à plus de 200 mètres. Afin de soustraire ces engins aux coups des assaillants, ils sont positionnés à l'abri de l'enceinte principale.

Dans le même esprit, les ruelles

et venelles transversales permettant les déplacements à couvert, sont partiellement ou totalement condamnées de façon à canaliser les mouvements vers certaines artères rectilignes. En cas de présence de l'ennemi, ces axes sont interdits par de puissantes arbalètes, individuelles et collectives, les prenant en enfilade depuis l'enceinte principale.

Les faubourgs restent cependant des zones de vie dont les activités quotidiennes ne peuvent être exagérément gênées par des mesures trop contraignantes : tous les dispositifs défensifs dont ils sont pourvus ne peuvent être parfaits et il est sage de prévoir qu'un ennemi suffisamment puissant arriverait, malgré eux, à mener des assauts

contre l'enceinte principale. Celle-ci est une ligne de défense ferme : si elle vient à être rompue, la ville est prise.

Sa zone d'action s'étale sur une cinquantaine de mètres en avant de ses murailles et permet à tous les types d'armes à distance de donner efficacement. Sur le tour extérieur se trouve un glacis s'étendant sur une trentaine de mètres en avant des fossés ; chaque point de cet espace se trouve dans les lignes de tir croisées d'au moins trois arbalètes. Ce glacis forme aussi le champ de tir des canons qui, à l'époque, font leurs débuts opérationnels ; leur portée comme leur puissance étant limitées et leur temps



Arbalétrier rechargeant son arme modèle à étrier, portée pratique 60 m. environ.



les hourds, puissent plus facilement les atteindre avec leurs projectiles, grosses pierres et liquides irritants ; d'autre part, les ouvrages de flanquement étant construits en saillie, les arbalétriers peuvent aussi y délivrer des tirs dont la précision et la puissance sont décuplées en raison des distances réduites.

Élaboré dès le début du conflit, ce schéma de défense-type est continuellement amélioré ensuite. Son efficacité explique pourquoi les assaillants préfèrent, lorsque c'est possible, négocier la reddition de la ville qu'ils assiègent plutôt que de multiplier les tentatives de prises d'assaut.

Grande arbalète à tour, arme collective servie par 2 hommes. Portée pratique jusqu'à 350 mètres, fond privé.

de rechargement long, ils sont installés de façon à effectuer des tirs rasants, délivrés en salve pour donner des coups d'arrêt. L'utilisation combinée de tout cet armement est rendue possible par la multiplication et la disposition des ouvrages de flanquement sur l'enceinte, ainsi que par une dévolution adaptée du commandement.

haute d'un mètre environ court le long des murailles de l'enceinte de façon à former avec elles un étroit couloir de circulation ; cet espace contraint, garni de chausse-trappes, est destiné à réduire la mobilité des assaillants afin que les défenseurs, depuis

Un fossé fait immédiatement suite au glacis. Avec une profondeur rarement inférieure à deux mètres pour une largeur oscillant entre dix et quinze, il est généralement sec mais rempli de fagots d'épineux. Constituant un dispositif de freinage où l'ennemi doit s'engager après avoir franchi le glacis, il est battu par les mêmes armes que ce dernier. À la sortie de l'escarpe, une palissade

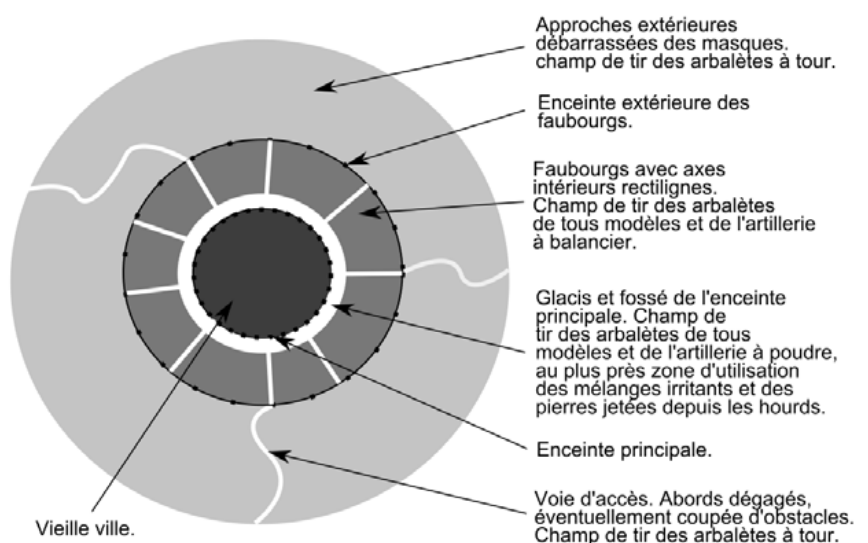


Schéma de principe d'un système fortifié urbain (vers 1355 - vers 1400), fond privé.

Les flèches de Crécy (26 août 1346)

Expliquer les défaites militaires ne devrait pas être synonyme de schémas sommaires : la morne plaine et le mauvais temps de Waterloo, la pénurie cartographique de 1870, le manque de chars de juin 1940, la funeste cuvette de Dien Bien Phu sont autant de facteurs lourds - et bien réels - pour expliquer les désastres ; encore ne faut-il pas inverser les causes premières et les causes secondes. La guerre est un art, et les défaites procèdent des mêmes systèmes de causes que les victoires : efficacité du commandement, utilisation du matériel, intelligibilité de la manœuvre et volonté de vaincre.

Il est ainsi communément admis, s'agissant d'une défaite française emblématique de la guerre de Cent Ans, Crécy, que l'absence d'appui (c'est-à-dire d'archerie) a conduit au massacre des éléments de mêlée par les tirs indirects adverses et au désastre tactique que l'on sait. Or, les Français avaient bien des éléments d'archerie à Crécy, et de très bonne qualité ! La défaite n'est donc pas venue de leur absence, mais d'autres causes, que nous nous proposons de rappeler ici.

C'est un parti anglais déjà fatigué et affaibli qui se présente en lisière de cette forêt du Ponthieu, le 25 août 1346, directement commandé par Édouard III, roi d'Angleterre. Le Plantagenêt a eu beau, dans sa chevauchée

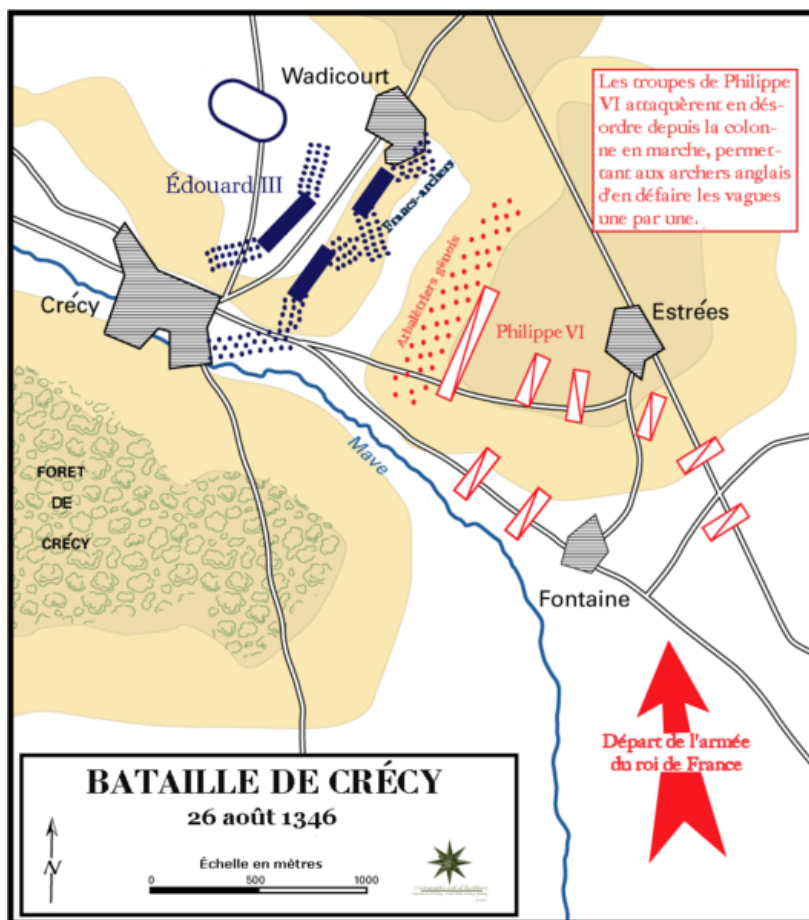
guerrière, éviter Paris et le gros de l'armée française, il a largement émoussé ses forces en Picardie et en Flandre, dans des batailles de pillage sans portée opérative. Coupé de ses bases, sans soutien logistique autre que circonstanciel, il rencontre çà et là des résistances inattendues qui fixent temporairement ses forces, malgré des issues favorables pour lui (Caen, Saint-Lô). Continuant sa campagne de raid en direction de la Flandre, il échoue à prendre Beauvais, se retrouve bloqué à Picquigny puis à Longpré. Arrivé à Amiens plein d'incertitude, il n'attaque pas et poursuit sa route, échouant de nouveau devant

Abbeville. Surtout, il se sent de plus en plus acculé, car le roi de France finit par décider, après de nombreuses tergiversations, de le poursuivre pour lui livrer la bataille décisive et le détruire.

Philippe VI de Valois a de nombreuses cartes en main. En premier lieu, il a pour lui le nombre. Son armée, bien pourvue en chevalerie, piétons et archers, est forte de 50 000 hommes, soit près du double de son adversaire. Ses chevaliers sont impatientes et sont sur les brisées de l'Anglais, le talonnent et manquent de l'acculer le 24 août. Mais il se dérobe encore à eux. Surtout, le roi de France



Enluminure tirée des chroniques de Jean Froissart, wikipédia domaine public.



Plan de la bataille de Crécy (1346), réalisé à partir d'une carte produite par le The Department of History, United States Military Academy, wikipédia domaine public.

longs épieux fichés en terre. La troupe de choc du Prince Noir se déploie en première ligne, immédiatement soutenue par la chevalerie de Northampton et Arundel. Enfin, en deuxième échelon, le Plantagenêt prend le commandement direct de la réserve. En quelques heures, le 26 août, il organise son dispositif et a tout loisir d'observer les masses françaises se déplaçant vers lui de façon anarchique.

Harassée par la longue chevauchée, à demi périe de chaleur et de soif mais recrée d'excitation en devinant les éléments ennemis avancés, la première ligne française court, malgré les ordres d'attente du roi, sus à l'Anglais qu'elle pense avoir opportunément délogé. Les bannerets de tête ont juste le temps d'apercevoir les archers ennemis bandant leurs grands arcs, qu'ils reçoivent déjà plusieurs kilos de fer ajustés sur leurs chevaux et leurs armures, coupant net leur élan. Les maréchaux français sont consternés : ils songeaient simplement à envoyer des reconnaissances et à attendre encore au moins une demi-journée pour lancer l'attaque. Désormais, le contact est pris, et bien pris. Trop, se risquent à dire, certains chefs, au roi de France.

Au lieu de faire donner immédiatement les appuis, ce dernier renonce à commander à la voix et regarde la deuxième ligne, trop heureuse de dépasser la première, charger à son tour.

possède l'ascendant moral. Les régions traversées par le Plantagenêt restent fidèles à la couronne de France et les populations attendent de l'armée française une action punitive et définitive, alors que les villes pillées par les Anglais brûlent encore. Le Valois sent que son adversaire doute et évite le contact. Il est donc soulagé en constatant que l'armée ennemie a stoppé, comme épuisée, et attendant la lutte. Les deux monarques offrent banquets et boissons à leurs forces,

comme pour conjurer leurs sorts respectifs. C'est la veillée d'armes.

L'analyse française est juste en grande partie et clairement, l'Anglais a perdu l'initiative. Toutefois, comprenant qu'il faut désormais livrer combat, Édouard III étudie le terrain et place ses appuis, ordonne son corps de bataille, apaise ses troupes. Les archers, aux grandes armes précises et puissantes, s'embossent astucieusement, protégés par de

S'arrêter pour se réarticuler, ou simplement manœuvrer, semble honteux à ces chevaliers de bonne noblesse, qui voient en cette bataille inespérée l'occasion de sacrifier à la liturgie du combat chevaleresque : la charge décisive et le combat à l'estoc. Plus aucune puissance terrestre ne peut désormais arrêter leur élan suicidaire. L'après-midi, entrecoupé de violentes averses de pluie qui ont au moins le mérite de rafraîchir des combattants assoiffés, s'annonce comme un long calvaire pour les troupes du roi de France.

Car de son côté, Edouard III a parfaitement compris, en un éclair, la faiblesse de son adversaire : pas de commandement, pas de coordination, et une impétuosité qu'il va exploiter à fond. Son objectif : tenir les Français à distance le plus longtemps possible, créer une attrition maximale, éviter le choc en infériorité numérique, grâce à un feu nourri. D'un geste, il commande d'intensifier les tirs : les archers anglais font de nouveau un pas en avant, mettent un genou en terre et font pleuvoir les flèches avec une telle densité qu'un témoin raconte avoir eu l'impression qu'il neigeait à gros flocons. Les trous dans les lignes françaises sont béants. Engoncés dans des armures qui se sont encore alourdies, malgré l'allègement du casque, les chevaliers n'ont que leur masse à offrir contre l'orage d'acier. Ils tombent comme

des mouches, désarçonnés ou effondrés sur leurs chevaux tués, livrés à la merci de ces combattants piétons, couteliers aux méthodes de manants, qui achèvent au sol nombre d'entre eux : Édouard III, chef de raids très mobiles, ne veut pas de prisonniers.

Philippe VI assiste, impuissant, à cette deuxième hécatombe qu'il n'a pas su éviter. Il se souvient soudain qu'il possède, dans son ordre de bataille, une troupe d'élite louée à grands frais : les arbalétriers génois. Ces excellents soldats, aguerris quoique fatigués par les marches, au nombre probable de 5 000 dans les rangs français, prennent aussitôt leur formation de combat, mais avec un manque d'entrain très vite remarqué par les maréchaux français : alors que les archers anglais prennent soin, sous les déluges de pluie, de détendre leurs armes pour en protéger les cordes, les Génois laissent tremper leurs arbalètes, malaisées à démonter sommairement sur le champ de bataille.

Dès les premiers carreaux ajustés et tirés, on réalise, dans la ligne génoise, l'énormité de l'erreur : les cordages sont lourds d'eau, distendus, sans élasticité. Les traits ont perdu la moitié de leur puissance, ce qui, ajouté au cruel écart de cadence de tir, achève de donner la supériorité des feux aux Anglais : ces derniers tirent 12 flèches par minute, contre deux pour les Génois. Si l'on se souvient que la ligne de

tir du Plantagenêt compte au moins 5 000 archers, ce sont donc des masses vrombissantes de 50 000 flèches par minute qui pleuvent sur les arbalétriers du roi de France et saturent le champ de bataille.

Les flèches de guerre anglaises sont à la fois lourdes, précises et redoutables : elles mesurent un mètre de long, leur pointe en « dague » ou encore en « feuille de sauge » leur donne une trajectoire équilibrée dans la phase descendante de leur course en ellipse. Surtout, les tentatives de surprotection des armures chevaleresques « de plate », par des plaques successives recouvrant la cotte de maille, si elles ne sont pas inopérantes contre l'épée ou la masse d'armes, sont percées par les flèches, par l'effet de vibration qui suit le choc de l'impact.

Face à cette invraisemblable et dramatique attrition de son archerie et de sa première « bataille » de chevalerie, le roi de France crie à la trahison et ordonne de tailler en pièces les Génois, ou ce qu'il en reste, avant de courir sus à l'Anglais. C'est donc privé de ses atouts initiaux et de ses principaux appuis qu'il consent au sacrifice, désormais certain, de ses meilleurs chevaliers. Car il ne reste plus rien à sauver, fors l'honneur, sur ce tragique champ de bataille de Crécy où tous les principes de la guerre ont été superbement ignorés des Français, et bien appliqués par leurs ennemis.

Du côté des associations de reconstitutions historique : L'Ordonnance Saint-Michel 1453



Membre de l'association CREATIF/OSM1453 au domaine de Villarceaux en juin 2018.

qui évince définitivement le fonctionnement militaire féodal alors en place. Des ordonnances royales sont promulguées dans les années 1440 et les décennies suivantes. Elles créent une armée professionnalisée, mieux formée, mieux équipée, mieux encadrée. La fidélité de l'armée à son souverain est renforcée, permettant de mettre fin aux carrières de capitaines dont l'alliance allait davantage à leur seigneur et de démanteler les groupes de mercenaires, fauteurs de trouble dans le royaume à la fin de la Guerre. Les lances, formant la grande compagnie d'ordonnance, sont organisées autour d'un homme d'arme, et se composent de différents corps de métiers militaires et

Depuis plus de quinze ans maintenant, les membres du CREATIF (conservatoire de reconstitution d'escrime ancienne et ses techniques d'Ile de France) ne cessent de faire évoluer les pratiques de l'association pour comprendre notamment les traités de combat de la fin du Moyen-Âge. Cette discipline s'appelle les arts martiaux historiques européens (AMHE) et consiste en l'étude et l'expérimentation d'arts martiaux oubliés. Parallèlement à cette démarche, il s'est avéré indispensable de mettre en pratique ces nouvelles techniques, et pas seulement de façon sportive, mais aussi dans une démarche de reconstitution historique. Le club est donc devenu sur les camps de reconstitution l'Ordonnance Saint-Michel

1453 (OSM 1453).

La période choisie par les membres du club est une époque charnière dans l'histoire de France. Le roi Charles VII (1422-1461), profitant d'une accalmie de la Guerre de Cent Ans (1337-1453), prend une décision



Membre de l'association CREATIF/OSM1453 au domaine de Villarceaux en juin 2018.

logistiques. Leurs missions sont : d'assurer la sécurité du royaume en temps de paix, de former et d'encadrer des unités militaires locales en fonction des villes d'affectation mais aussi de composer une armée expérimentée et rapidement opérationnelle en temps de guerre.

L'OSM 1453 reconstitue les deux lances postées à L'Isle Adam dans le Val d'Oise (ville de l'association) après la reconquête de la région à la fin de la Guerre de cent ans. Les membres (et le club) possèdent du matériel de campement, de la vie quotidienne et du matériel militaire pour exécuter les manœuvres d'un carré de lanciers/piquiers ou pour combattre dans une lice (espace clos de palissades pour les joutes et tournois). Le but est de faire revivre cette période de 1450-1470, que ce soit de façon militaire, mettant parfois à mal de nombreux préjugés du public (comme par exemple celui du chevalier en armure qui tombe à terre et qui ne se relève pas), mais également civile avec des ateliers pédagogiques, des initiations ou des démonstrations.

Le club organise des sessions de recherches (iconographiques et

muséales) et de couture afin de pouvoir présenter un ensemble cohérent au public. Les vêtements sont cousus sur mesure avec des matériaux proches de ceux utilisés à cette époque (laine, lin, soie pour les plus riches), les ustensiles du quotidiens sont achetés auprès de revendeurs spécialisés. Les tentes sont peintes afin de créer un campement uni. Ces dernières restent ouvertes afin que les visiteurs découvrent l'intérieur et le quotidien d'un camp militaire. Plus que rare à cette époque, la présence de femmes et d'enfants (sauf valets et femmes de mauvaise vie qui suivaient l'armée, source de bénéfice pour elles et de soutien au moral des troupes) sur les camps s'explique par ce côté familial de l'association. Leur présence permet

de présenter les activités quotidiennes des femmes à la fin du Moyen-Âge, le travail de la laine, la cuisine ou différents métiers (tailleur, teinture, ...).

Ces reconstitutions historiques sont l'occasion d'échanger avec le public par le biais d'ateliers où sont proposées des initiations et des démonstrations pour avoir un aperçu de ce à quoi pouvait ressembler cette courte partie de l'Histoire. L'association participe à de grands rassemblements comme « Les Heures Historiques » de Sully-sur-Loire, dans de beaux lieux du patrimoine français comme le Château de la Madeleine lors des journées du Patrimoine ou le Domaine de Villarceaux, Château Gaillard en Normandie et d'autres encore.



Membre de l'association CREATIF/OSM1453 au domaine de Villarceaux en juin 2018.

Castillon

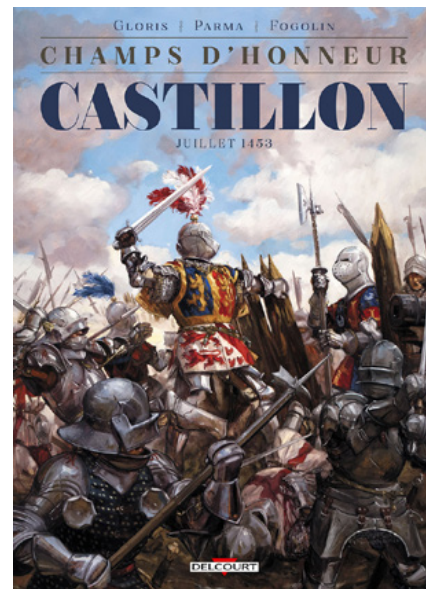
La rubrique « bataille » de ce numéro est consacrée à celle de Castillon. Pour les curieux, l'album *Castillon, juillet 1453* permet fort judicieusement de s'imprégner un peu plus des circonstances de ce combat trop souvent méconnu qui marque la fin du volet militaire la Guerre de Cent Ans.

Les bandes dessinées historiques consacrées au « Moyen-Âge » sont relativement rares, exception faite de l'épopée de Jeanne d'Arc, qui fascine les scénaristes et les dessinateurs. C'est d'ailleurs un clin d'œil à cet épisode qui ouvre l'album. Au-delà, la collection *Champs d'honneur* de l'éditeur Delcourt entend mettre à l'honneur des batailles considérées comme des moments clés de la constitution de l'identité française et Castillon est considérée comme faisant partie de celles-ci.

L'ouvrage revient sur le « redressement » progressif du pouvoir royal français incarné par Charles VII et la reconquête du royaume qui en découle. C'est un portrait assez différent des images d'Epinal qui est livré au sujet du monarque, souvent dépeint comme un caractère effacé.

Par ailleurs, le scénario explicite bien que cet affrontement résulte d'opportunités fondées

sur les ambitions personnelles des représentants royaux, en premier lieu, côté anglais, les Talbot père et fils. Le lecteur suit de fait les bonnes fortunes et les ratés de ces « vétérans » des conflits franco-anglais. La fragilité des alliances locales, les luttes d'influence dans un contexte très versatile sont également décryptées avec pédagogie. Enfin, quelques plans sommaires et dialogues éclairent sur les stratégies adoptées, notamment sur le choix d'une combinaison artillerie / cavalerie (choc et feu) côté français qui permet de reprendre l'initiative et finalement de vaincre. Cette bataille est un tournant car l'emploi de l'artillerie ne se cantonne plus au seul usage indirect de la guerre de siège. La technique et l'efficacité



prennent désormais le pas sur les codes de la chevalerie pour faire entrer les confrontations dans la guerre moderne.



Extrait p.18 ©Delcourt



SÉLECTION DE LA RÉDACTION



« Valeur et discipline », la Médaille militaire

Récompense suprême des sous-officiers, officiers mariniers et militaires du rang, la Médaille militaire est une décoration aussi prestigieuse qu'atypique. Instaurée le 22 janvier 1852 par Louis-Napoléon Bonaparte, qui n'a pas encore été proclamé empereur sous le nom de Napoléon III, elle occupe depuis lors une place singulière parmi les récompenses françaises.

« Couronner la haute vertu militaire »

Devenu « Prince-Président » suite au coup d'État du 2 décembre 1851, il entend créer une décoration spécifique pour les militaires, réservée aux soldats et sous-officiers, en complément de la Légion d'honneur. En effet, depuis la disparition du médaillon de vétérance, pendant la Révolution, aucune distinction ne permet de récompenser les longs et élogieux services

des soldats. Le futur Napoléon III veut qu'elle permette de « couronner la haute vertu militaire ». Habilement, il décide en juin 1852 qu'elle soit également la récompense suprême des maréchaux. Il faut donc donner à cette décoration l'aspect digne de répondre à ces aspirations.

D'une facture très soignée, la Médaille militaire se composait à l'origine d'un médaillon entouré d'une couronne de lauriers d'argent. À l'avvers, l'effigie de Louis-Napoléon Bonaparte est cerclée d'émail bleu, portant « LOUIS-NAPOLÉON » en lettres dorées. Au centre du revers figurait la devise « VALEUR ET DISCIPLINE », qui n'a jamais changé. Depuis 1870, l'avvers présente l'effigie de la République. Jusqu'en 1951, la date « 1870 » apparaît en-dessous, rappelant le changement de régime politique. Depuis, c'est une

simple étoile. Logiquement, le cercle d'émail bleu à l'avvers porte la devise « RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ».

La médaille est suspendue au ruban au moyen d'une bélière initialement constituée d'une aigle impériale tenant des foudres dans ses serres, remplacée par un trophée d'armes et une cuirasse après la chute de l'Empire. Le ruban est le même depuis la création de la médaille : jaune bordé de vert, il rappelle celui de l'ordre de la Couronne de Fer, créé par Napoléon Ier en 1805.

Héroïsme et ancienneté : la médaille des braves

Deuxième décoration par ordre protocolaire, après la Légion d'honneur et avant l'ordre national du Mérite (seul l'ordre de la Libération aura eu préséance), la Médaille militaire jouit depuis sa création d'une aura autant liée à ses conditions d'attribution qu'à la personnalité de ses titulaires.

Après quelques réticences, elle devient rapidement aussi populaire que respectée au sein de l'armée, incarnant la bravoure au combat lors des campagnes d'Italie, de Chine et du Mexique, puis de la guerre de 1870.

Aujourd'hui, elle récompense toujours les longs services (même si le minimum est de



Les différentes modèles de la Médaille militaire, collection particulière



Cérémonies du 14 juillet 1950 à Saïgon, trois parachutistes du 5^e BCCP (bataillon colonial de commandos parachutistes), décorés de la Médaille militaire, SCA - ECPAD.

772 000 en 1964. Depuis lors, les effectifs sont redescendus à environ 170 000 médaillés, dont un nombre important d'anciens combattants. Parmi ses récipiendaires célèbres, on peut citer l'adjudant-chef Vandenberghe, héros de la guerre d'Indochine, les maréchaux de la Grande Guerre, le pilote Georges Guynemer, ou encore André Maginot et le romancier Blaise Cendrars. Elle a été également remise à une dizaine d'unités.

Réunissant tous les soldats, quelle que soit leur arme d'appartenance ou les conflits au cours desquels ils ont servi, dotée de parrains prestigieux, la Médaille militaire reste plus que jamais, près de 170 ans après sa création, la médaille des militaires.

huit ans), ainsi que les militaires qui ont fait l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée, qui ont été blessés en opération ou qui se sont signalés par un acte de courage ou de dévouement remarquable. Elle peut être concédée à titre posthume.

Les médaillés militaires, une armée de la gloire

C'est dès le 21 mars 1852, soit deux mois seulement après sa création, que Louis-Napoléon Bonaparte lui-même remet les premières Médailles militaires, dans la cour du palais des Tuileries. Aujourd'hui, ce sont 3 500 Médailles militaires qui sont remises chaque année, tant aux militaires d'actives que de réserve ou anciens combattants.

Logiquement, les deux guerres mondiales ont engendré une très forte augmentation du nombre de médaillés militaires, passant de 103 000 en 1914 à 540 000 en 1939, et jusqu'à



Avril 1940, le général de Lattre décore de la Médaille militaire des sous-officiers des 152^e et 35^e RI, ECPAD.

L'origine des combattants-mécaniciens : du service à l'arme du matériel

Les véritables origines de l'arme du matériel émergent des temps les plus reculés de notre Histoire. Intimement liée à la guerre qui, depuis toujours, anime l'espèce humaine, l'arme du matériel telle que nous la concevons aujourd'hui a finalement toujours existé. Depuis toujours, l'homme qui combat a besoin d'entretenir et de réparer son arme. De la lance préhistorique aux premiers canons en passant par le glaive antique, l'arme du matériel est née, anonymement certes, il y a bien longtemps...

De la reprise d'une selle de cheval ou d'une paire d'étriers au remplacement d'une plaque de blindage ou d'un moteur de char, les évolutions de l'arme ont directement été conditionnées par les progrès technologiques et les conflits.

C'est ainsi que l'histoire du matériel est étroitement liée à celle de l'artillerie. Louis XIV a d'ailleurs grandement participé au développement de ces deux armes. Les ancêtres des combattants-mécaniciens alors déployés sous l'égide du service de l'artillerie étaient en mesure de réparer et dépanner durant les campagnes, sur le champ de bataille. Au XVII^e siècle, les ouvriers disposent de chariots

à deux roues équipés d'affûts « transportant des boulets, de la poudre, des outils de réparation ou des forges de campagne ». ⁸ Ces véhicules s'apparentent ainsi aux ancêtres des camions ateliers qui équipent aujourd'hui les mécaniciens.

La mécanisation des armées durant la Première Guerre mondiale va entraîner une refonte de la maintenance. Jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, c'est le « service de l'artillerie » qui supervise la maintenance des véhicules terrestres. Puis, le 25 août 1940 est créée une structure autonome assurant le soutien de

l'armée de Terre : le service du matériel qui deviendra ensuite une arme en janvier 1976.

Depuis la Résistance et la Seconde Guerre mondiale, les combattants-mécaniciens de sont ainsi de toutes les guerres : conflits de décolonisation (Indochine⁹ et Algérie¹⁰), Balkans, Moyen (Irak) et Proche-Orient (Liban), Asie mineure il y a encore peu avec l'Afghanistan et, depuis toujours, conflits africains avec, notamment aujourd'hui, des déploiements en Centrafrique et dans la bande sahélo-saharienne.



Dépannage d'un char par les hommes du Matériel, Crédits 6^e RMAT.

⁸ Musée du Matériel des EMB.

⁹ Opération « RONDELLE » (voir *Soldats de France* n°9 ; page 16 : « Les hommes du matériel : de la résistance à la plaine des Jarres »).

¹⁰ L'étendard du matériel porte d'ailleurs l'inscription « AFN 1952-1962. ».



Dépannage d'un PVP avec un PPLD dans le désert, Crédits EMB

Les combattants-mécaniciens, dignes fils de Saint Eloi

En Métropole comme en opérations, ainsi qu'au cœur de la maison mère située à Bourges, les hommes du matériel restent assujettis aux traditions de leur arme. Fils de Saint Éloi, ils célèbrent leur Saint Protecteur en fin d'année, lorsque le mois de décembre débute et qu'apparaissent, en certains endroits, les premières neiges. En parallèle des joutes organisées par les compagnies et du moment de convivialité régimentaire qui s'ensuit, les prises d'armes – souvent précédées d'une messe en mémoire des anciens du matériel tombés au combat puis suivies du baptême des plus jeunes forgerons – rappellent à l'assistance, la vie de leur Saint Patron.

Éloi, né près de Limoges en 588, obtient ses lettres de noblesses en réalisant une œuvre pour le roi Clotaire II. Sans en subtiliser le moindre gramme, il conçoit deux trônes en or avec une quantité initialement prévue pour un seul... Cette honnêteté en fera l'orfèvre du roi.

Puis il est chargé des finances du royaume. Très pieux, il sert également sous Dagobert (dont la figure historique est – heureusement – bien éloignée de la comptine populaire). Nommé grand argentier du roi, les responsabilités d'Éloi augmentent et sert également comme ambassadeur. Puis, en 640, il est nommé évêque puis disparaît en 659.

Ses nombreuses qualités le prédestinent à être choisi comme Saint Patron par le matériel. Sa dextérité technique, son honnêteté intellectuelle et sa connaissance de l'étranger se reflètent effectivement au sein de l'arme, où savoir-faire technique, savoir-vivre militaire et projection régulière à l'étranger font des combattants-mécaniciens les dignes et humbles fils de Saint Éloi.



Prise d'Arme de la Saint-Eloi en OPEX, Crédits EMB

EUFOR RCA



Soldats de l'opération EUFOR RCA, www.defense.gouv.fr

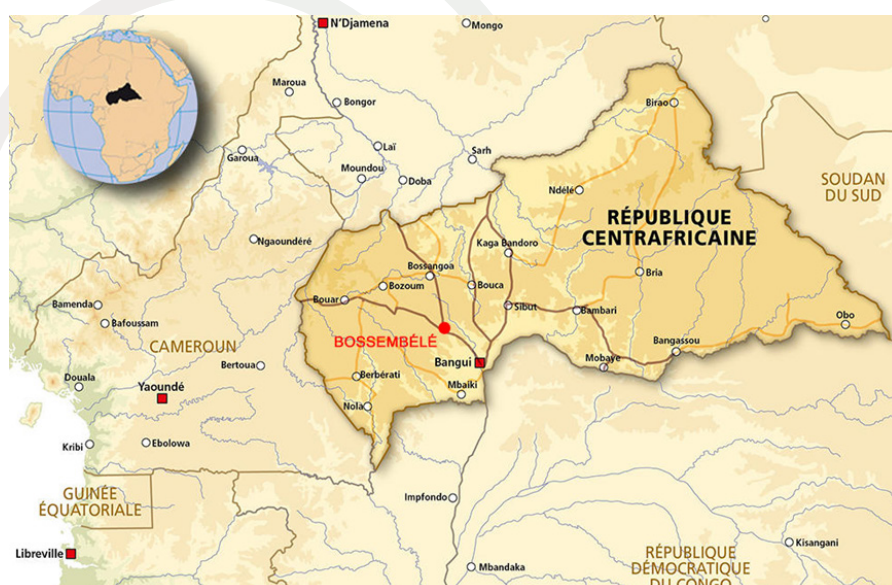
République centrafricaine (MINUSCA).

Le conseil de sécurité autorise également l'Union européenne à envoyer une force militaire en RCA, par la résolution 2134 du 28 janvier 2014 entérinée par l'Union, le 10 février 2014. En tant que force-relais, EUFOR RCA doit permettre la montée en puissance de la MINUSCA en assurant la sécurisation de deux quartiers sensibles de la capitale, et, à terme, soulager l'action des soldats français et africains. L'opération débute le 1^{er} avril 2014 après approbation du plan et des règles d'engagement par l'UE le 17 mars 2014.

La force européenne est composée de plusieurs contingents étrangers

Après l'élection du général François Bozizé en 2005 comme président de la République centrafricaine (RCA), de graves tensions apparaissent jusqu'au point de non-retour. La guerre civile éclate entre les musulmans de la Séléka et les milices chrétiennes d'autodéfense des anti-Balaka. De part et d'autre, les exactions se multiplient. Le 5 décembre 2013, la violence est à son comble dans la capitale Bangui : une série d'attaques est menée contre les musulmans. Ces derniers entament des représailles contre les anti-Balaka provoquant la mort de plus de 1 000 personnes et un déplacement massif de réfugiés.

De son côté, la France décide d'intervenir militairement en décembre 2013 et lance l'opération Sangaris avec l'accord de l'Organisation des Nations Unies (ONU) qui crée, quelques mois plus tard, la mission multidimensionnelle intégrée des Nations-Unies pour la stabilisation en



Carte de la RCA, www.defense.gouv.fr



Les soldats européens d'EUFOR RCA se déploient dans Bangui. Crédits photo : EMA / armée de Terre

appartenant ou non à l'UE : la France, le Luxembourg, la Grèce, la Finlande, Portugal, la Géorgie, l'Autriche, la Bulgarie, les Pays-Bas, la Hongrie, la Lituanie, la Belgique, l'Espagne, l'Allemagne, la Suède, Chypre, l'Italie, la Roumanie, l'Estonie, la Lettonie et le Monténégro. Mais c'est la France qui déploie le plus gros des contingents. Le 30 avril, la France engage une compagnie de combat d'infanterie provenant de la force Sangaris. À ce moment de l'opération, les effectifs français atteignent les 160 hommes. Dans la semaine du 3 au 10 juillet 2014, les effectifs de l'opération sont de 700 hommes, dont 250 Français. Au mois de novembre, l'opération comprend 867 soldats fournis par 21 membres de l'Union et par la Turquie, la Serbie et la Géorgie. 733 sont effectivement déployés sur

le territoire. Sur le terrain, coexistent deux compagnies et demie d'infanterie : une compagnie française, une compagnie géorgienne, une section estonienne et une section lettone. Les Français envoient notamment des unités issues du régiment de marche du Tchad (RMT).

La chaîne de commandement est aussi française. Le général de division Philippe Pontières est désigné comme chargé de la planification opérationnelle de l'opération militaire le 28 janvier 2014. Également, par rotation, le commandement de la force est confié à des généraux français. Le comité politique et militaire de l'Union européenne décide, le 19 février 2014, de nommer le général de brigade Thierry Lion comme commandant de la force. Il est remplacé par le général Bacquet à compter du 16 décembre 2014. Au moment de sa prise de commandement, ce dernier précise que « EUFOR sera centrée sur la population, dans la perspective du transfert de notre zone d'opérations à la mission onusienne MINUSCA en mars 2015, et de la préparation d'une nouvelle



Des soldats français en discussion avec la population locale. Crédits photo: EMA / ECPAD.



Les soldats européens contrôlent une voiture. Crédits photo : EMA / armée de Terre

(MINUSCA, Sangaris et EUFOR RCA) mettent sur pied des missions conjointes de patrouille et de surveillance comme c'est le cas le 21 octobre 2014 à Bangui et sont soumises à des attaques armées surtout autour de PK5.

Alors que les missions de la forces européennes se multiplient, le 21 octobre 2014, l'ONU adopte la résolution 2181 prévoyant la prolongation du mandat d'EUFOR RCA jusqu'au 15 mars 2015. Le 7 novembre 2014, l'UE prolonge l'opération. Le 12 mars 2015, les militaires français terminent leur mandat. Par leurs capacités et leur prédominance sur le terrain, ils ont largement contribué à la montée en puissance de l'opération européenne en Centrafrique.

initiative européenne de conseil aux futures Forces Armées Centrafricaines ».

Aux côtés des forces spéciales espagnoles, des Finlandais et des Italiens, les Français ont pour objectif de stabiliser la région de Bangui et créer un environnement sûr pour le déploiement des forces de l'Union africaine et l'organisation d'opérations de maintien de la paix par les Nations Unies. Ils assurent également un soutien médical alors que les évacuations sanitaires sont prises en charge par l'Allemagne. La cohabitation d'unités homogènes et de nationalités différentes est une occasion unique pour les forces européennes et surtout françaises de s'entraîner à des cas de figure bien particuliers.

Les Français aux côtés des Européens procèdent à des arrestations, contribuent directement à la baisse du niveau de violence dans la capitale et dialoguent avec la population locale pour se faire accepter. L'aéroport est aussi sécurisé. Les trois entités militaires présentes sur le terrain centrafricain



Le 25 juillet 2014, s'est déroulé le transfert d'autorité (TOA) du bataillon multinational. Le lieutenant-colonel Christophe Hesry succède ainsi au colonel Benoît de Prével après quatre mois de mission. Crédits photo: EMA / ECPAD.

Pamir et Hermine

Qu'est-ce que le Pamir ?

1. Une chaîne montagneuse
2. Un arbre du Moyen-Orient
3. Un pays imaginaire

Qu'est-ce qu'une hermine ?

1. Un outil agricole
2. Un système défensif médiéval
3. Un mammifère



Afghanistan 2006, un soldat français de la force internationale d'assistance et de sécurité (FIAS) surveille une passerelle très fréquentée par la population locale, photo de Eric Le Pichon, Eric, ECPAD



1995, des militaires français portant le béret bleu de l'ONU lors de la levée de corps d'un sergent-chef du Bataillon d'Infanterie n°5, décédé en Bosnie-Herzégovine lors de l'opération Hermine, photo de Janick Marcès, ECPAD.

RÉPONSES DANS LE PROCHAIN NUMÉRO...